

faite, quand, avec saint Pierre, on s'écrie : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant » ! Les aveugles qui n'en étaient pas là, mais dont la foi naissante touchait Jésus, furent amenés à confesser au moins implicitement sa divinité. Les aveugles s'étant approchés Jésus leur demanda : « *Croyez-vous que je puisse ?* » — « *Oui, Seigneur, s'écrièrent-ils* »<sup>1</sup>. C'était faire l'acte de foi demandé, et par là mériter le miracle. Il ne se fit pas attendre. *Jésus toucha leurs yeux en disant : « qu'il vous soit fait selon que vous avez cru ». Et leurs yeux s'ouvrirent*<sup>2</sup>.

Le miracle vient de la puissance divine, mais Dieu, pour honorer sa créature, l'invite à coopérer à son action. Et la coopération réclamée, c'est la foi. « Croyez-vous », demandait Jésus aux aveugles. Nous l'avons vu inculquer à Jaïre la confiance et la foi. C'est à la foi de l'hémorroïsse qu'il accorda sa guérison. Le Centurion, avant d'être exaucé, donna le gage d'une admirable foi. Au sein de la tempête qui [les secouait sur le lac de Génésareth, il prenait soin avant tout de susciter dans l'âme de ses Apôtres les sentiments d'une foi intrépide. Et quand Jésus manifeste cette divine exigence ; c'est plus encore pour le profit de l'homme que pour la gloire de Dieu. Avant même d'être guéris les malades se rendaient illustres par la généreuse expression de leur foi, et Jésus, souvent, les montrait comme exemple à la foule, ainsi qu'il advint pour le Centurion et la Cananéenne. Nous avons ailleurs fait remarquer quel soin prenait Jésus de guérir les âmes avant de subvenir aux détresses des corps. Et comme l'une de nos plus terri-

<sup>1</sup> Matt., IX, 28.

<sup>2</sup> Matt., IX, 30.

bles maladies spirituelles est l'orgueil, la poursuite fiévreuse de la gloire humaine, le désir de la renommée, la soif des honneurs, Jésus, après beaucoup de ses miracles, se déroba à l'admiration et aux hommages de la foule. Dans ce but il venait de guérir les aveugles dans le secret de sa demeure, ajoutant un ordre exprès de tenir le miracle caché. *Prenez bien garde que personne ne le sache, leur dit-il avec menace*<sup>1</sup>. Le devoir des heureux miraculés était-il d'obéir? En tout cas l'ivresse de leur bonheur leur rendit toute obéissance impossible, *et, dès qu'ils furent hors de la maison, ils publièrent partout ce qui venait de leur être fait*<sup>2</sup>.

VI. — Un miracle d'un autre genre suivit de près. *Les aveugles s'étaient à peine éloignés qu'on présenta à Jésus un possédé que le démon avait rendu muet*<sup>3</sup>. Le Sauveur ne pouvait réclamer ni la foi ni la parole de ce malheureux que la malfaisante action du démon rendait incapable de tout acte de volonté : aussi le délivra-t-il sur le champ. *Il chassa le démon et le muet parla*<sup>4</sup>.

Nous retrouvons la foule, telle que nous l'avons constamment observée durant cette première année de la vie publique de Jésus. Laisseé encore à elle-même, à ses bons instincts, à sa droiture naturelle, elle se laisse aller à son enthousiasme et confesse sans réticence la grandeur des œuvres dont elle est témoin. Sa confession, ici, est remarquablement belle. *Le peuple s'écriait enthousiasmé : « Jamais rien de semblable ne*

<sup>1</sup> Matt., IX, 30.

<sup>2</sup> Matt., IX, 31.

<sup>3</sup> Matt., IX, 32.

<sup>4</sup> Matt., IX, 33.

*s'est vu en Israël*<sup>1</sup> ! » Il ne perçait pas sans doute le sublime mystère d'un Dieu fait Homme ; néanmoins il plaçait d'un coup Jésus-Christ au-dessus de tout ce que Dieu avait produit de Saints, de Chefs, de Thaumaturges, dans le présent et dans le passé. Jésus, pour lui, était un être à part, plus grand, plus puissant, plus bienfaiteur, que tout ce que son histoire lui avait révélé, et, ni Abraham, ni Moïse, ni les Prophètes, ni ses Scribes et ses Pharisiens, ne pouvaient lui être comparés. Jésus en effet n'accomplissait pas ses miracles comme les avaient accomplis un Moïse ou un Élie : ceux-ci comme serviteurs et ne faisant agir qu'un pouvoir délégué : Jésus comme possédant ce pouvoir en lui-même et agissant de sa propre autorité. « Le peuple s'écriait donc : *Non ! rien de pareil ne s'est vu en Israël* ».

Tel est jusqu'ici ce bon peuple de Galilée. Mais hélas ! comme tout va changer ! Un ferment d'impiété déjà le travaille. Des Pharisiens se mêlent à ses rangs et lui insinuent des pensées d'erreur et des sentiments de défiance. Et pour qui connaît la foule, sa mobilité, ses entraînements soudains, sa déplorable facilité à écouter et à suivre des meneurs perfides, on peut tout craindre pour elle des agissements des mortels ennemis de Jésus. Les absurdités les plus révoltantes pourront toujours faire impression sur elle et modifier ses idées et ses sentiments. Rarement, néanmoins, absurdité plus énorme fut mise en cours. Les Pharisiens disaient : *C'est à l'aide du prince des démons qu'il chasse les démons*<sup>2</sup>. A quels délires peut donc tomber la passion de

<sup>1</sup> Matt., IX, 33-34.

<sup>2</sup> Matt., IX, 34.

l'envie, car c'est l'envie, une envie furieuse et atroce, qui ne cessera plus d'armer les Pharisiens contre Celui que les foules acclamaient, disant : « Rien de tel ne s'est vu en Israël ». N'est-ce pas en effet le délire qui rejette sur le démon la guerre faite au démon ? Comme si le démon allait se détruire lui-même et ruiner son empire de ses propres mains ! Absurdité plus révoltante encore, quand les faits montraient entre Jésus et l'enfer une opposition si éclatante. Les miracles du Sauveur étaient tous des actes de bienfaisance ; les prestiges diaboliques des actes de malice et de cruauté. La puissance de Jésus était universelle, et la nature entière, animée comme inanimée, raisonnable comme dénuée de raison, obéissait au moindre de ses ordres ; la puissance du démon se montrait fragile et circonscrite. Enfin le démon n'a qu'un but : détourner les hommes de Dieu ; Jésus n'est venu dans le monde que pour ramener le monde au culte et à l'amour de Dieu. Dire par conséquent que c'était avec l'aide du démon que Jésus chassait le démon était sans doute un blasphème et le plus horrible des blasphèmes, mais c'était en même temps un propos d'une insigne folie. Nous le surprendrons plus d'une fois sur les lèvres impies des Scribes et des Pharisiens.

Et comme toujours « l'iniquité se mentait à elle-même », et le trait qu'elle lançait au Sauveur se retournait pour la blesser mortellement. Car enfin d'où venait cette explication des miracles de Jésus-Christ, sinon de l'impossibilité où étaient les Juifs de les nier ? Les nier leur eût été bien autrement facile et efficace, s'ils l'avaient pu. Mais comment nier ce que tout un peuple contemple, non une fois, mais cent fois, mais mille fois ? Ne pouvant nier, ils appelaient, pour les expliquer, tout

à leur aide, jusqu'aux plus révoltantes absurdités, ne voyant pas qu'ainsi ils achevaient de démontrer leur invincible authenticité.

## LE PARALYTIQUE DE BETHESDA

### JÉSUS-CHRIST AFFIRME SOLENNELLEMENT SA DIVINITÉ

I. — Une des fêtes Juives de l'été, Pâques ou la Pentecôte, fit momentanément quitter à Jésus la Galilée et l'amena à Jérusalem. *La fête des Juifs était proche. Jésus monta à Jérusalem*<sup>1</sup>.

L'Évangéliste attire notre attention sur un point de la Cité Sainte, la Piscine Probatique, appelée aussi Bethesda, et la description minutieuse qu'il nous en fait laisse percer une arrière-pensée de haute valeur. C'est qu'en effet Dieu, comme il le faisait dans tant d'autres particularités de l'Histoire d'Israël, esquissait la première et la plus divine des manifestations de sa grâce dans la Nouvelle Alliance. La piscine de Bethesda, c'est le Baptistère Chrétien ; les merveilles qui s'y opéraient étaient la représentation vive des merveilles de notre baptême. Rien n'y manque ; tout y est représenté en figure : l'eau, l'ange, les malades, le miracle de la rénovation. Dès les siècles reculés Dieu annonçait par des esquisses, des figures, ce qu'il allait opérer dans la plénitude des temps ; et plus approchait la venue du Messie, plus les figures devenaient précises. Depuis longtemps Dieu donnait à l'eau la double mission de laver les souillures et de guérir les maladies ; mais à la piscine de Bethesda cette vertu de l'eau rendue miraculeuse

<sup>1</sup> Joan., V, 1.

s'accusait par de plus saisissants effets. L'eau n'y agissait plus par elle-même, elle recevait d'un ange sa puissance de guérison. *Il se trouvait à Jérusalem une Piscine Probatique, et, en Hébreux, appelée Bethesda. Cinq portiques l'entouraient sous lesquels gisait une foule pressée d'infirmes, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, qui tous attendaient le mouvement de l'eau. A des temps marqués l'Ange du Seigneur descendait dans la Piscine, l'eau s'agitait, et le malade qui le premier y entraît après le mouvement de l'eau était guéri de son infirmité, quelle qu'elle pût être*<sup>1</sup>. N'est-ce pas bien là notre baptistère chrétien, mais avec cette différence que la réalité l'emporte infiniment sur la figure ? A Bethesda les seules infirmités corporelles sont guéries : à notre baptême les maladies de l'âme, toutes, les plus graves, les plus désespérées, la mort elle-même, sont vaincues dans l'eau régénératrice. A Bethesda c'est un Ange : au baptême c'est le Dieu des Anges qui opère, c'est l'Esprit-Saint qui communique à l'eau sa divine vertu. A Bethesda la puissance curative est limitée à un seul malade : la puissance baptismale est sans limite ; quelle que soit la multitude qu'elle atteigne, elle ne saurait ni s'épuiser ni même s'amoindrir. Le monde entier viendrait au baptistère qu'il y recevrait la régénération ; et de même que le soleil peut éclairer toutes les parties du monde sans appauvrir ses rayons, de même sans diminution de sa puissance, l'eau baptismale peut guérir toute infirmité et ressusciter toute mort. N'est-ce pas encore une vive image de l'humanité déchue que cette multitude de malades et de moribonds qui entoure la Piscine de

<sup>1</sup> Joan., V, 2-3-4.